



Couverture de *Yoshe le fou*, Denoël, 2005

Trois extraits de *Yoshe le fou*

Le mariage, l'incendie, le procès

Nahum, déjà marié, croise un jour le regard de la belle et farouche Malka, la très jeune femme de son beau-père le rabbin.

Aussitôt, c'est l'étincelle de l'amour. Les deux jeunes gens ne résisteront ni au désir ni à la transgression. Mais leur châtiement sera implacable : Nahum deviendra un Dibbouk, un corps vivant habité par l'âme d'un esprit malin.

Extrait n°1 : Les préparatifs du mariage

Le tumulte des préparatifs commença à la cour du Rabbi de Nyesheve peu après *Pessah*, plusieurs semaines avant le jour du mariage.

Les jeunes élèves qui passaient leurs journées à la synagogue, absorbés, en principe, par l'étude du Talmud, se laissèrent gagner par le climat d'agitation générale. Ils oublièrent la routine. Quittant leurs livres, ils parlaient de sujets profanes et disaient même des blasphèmes. Seulement à l'heure de la prière, quand venait le Rabbi, ils se plongeaient dans leurs textes, lisant tout haut, et leur chant monotone emplissait brusquement la synagogue.

Les parasites de la cour rabbinique et les mendiants d'autres cours retrouvèrent leur vivacité. Des occasions comme celle-là étaient rares. Ils assaillirent les Juifs du village qui venaient consulter le Rabbi et lui demander d'intercéder auprès de la Providence, et exigeaient le double ou le triple des dons habituels. Ils assiégèrent la maison du Rabbi et chaque fois qu'une femme en sortait, ils se lançaient dans des bénédictions si bruyantes et manifestaient une bienveillance si ostensible qu'il n'y avait pas moyen de leur échapper. Les femmes étaient obligées de repousser leurs mains et de tirer leur portemonnaie de leur corsage, ou même de sortir quelques pièces de leur jarrettière, pour pouvoir passer. Mais le kreutzer –la plus petite monnaie- qu'on donnait d'ordinaire aux mendiants ne valait plus assez cher.

« Quoi ! Hurlaient-ils. Un kreutzer quand la fille du Rabbi se marie ! Pfft ! Nous n'en voulons pas. » Suppliant, menaçant, ils marchandèrent et forçaient souvent les visiteurs à leur céder jusqu'au dernier sou, sans même leur laisser de quoi rentrer chez eux. Favorisée par le relâchement général, la mauvaise conduite se mit à régner à la cour. Les mendiants volaient les phylactères et les châles de prière des plus pauvres et les mettaient en gage pour boire. Ils traînaient dans les cuisines, s'emparant de tout ce qu'ils pouvaient attraper. »

Extrait n°2 : L'incendie

Malka ne connaissait pas de repos. La nuit elle rejetait ses couvertures et haletait de fièvre. Aussi longtemps qu'elle pouvait le supporter elle fixait le plafond, écoutant le vacarme des rues. Puis elle bondissait hors de son lit et courait autour de la pièce, se tordant les mains, criant d'une voix presque audible à l'extérieur : « Nahum ! Nahum ! Viens ! »

Très tard, le premier soir de *Shavouot*, elle se leva précipitamment, incapable de respirer. Les murs de la chambre se resserraient autour d'elle. Dans l'obscurité elle chercha une robe à tâtons, la passa et se faufila au dehors.



Un mariage juif en Galicie

Le ciel était noir, sans étoiles ni lune. Les bruits avaient cessé dans le village, la nuit respirait profondément, ivre de sommeil. Son souffle avait le parfum du lilas et des fleurs d'acacia, l'odeur lourde des prairies obscures.

Le jour précédent avait été le plus mouvementé depuis l'arrivée des soldats. Le comte Olcha avait organisé une partie de chasse pour les officiers, suivie d'un bal au château. Des centaines de paysans et de Juifs avaient levé le gibier, formant un grand cercle dans la forêt et se rejoignant près d'une clairière. Armés de bâtons, accompagnés de chiens surexcités, ils avaient battu les bois toute la matinée. L'après-midi le crépitement des balles avait retenti dans Nyesheve, entrecoupé de la sonnerie des trompettes et de l'écho plus grave des cors de bergers. Maintenant le village dormait, épuisé, envahi par la torpeur.

Un seul lieu était encore éveillé – la synagogue. Le rabbi et ses disciples disaient les prières du premier soir de *Shavouot*. Une faible lumière éclairait les fenêtres. Malka n'écoula pas les voix des fidèles, elle ne vit pas la lueur de leurs bougies. Elle voyait seulement la nuit, elle entendait les voix muettes de la forêt. Chuchotements secrets, senteurs mystérieuses, évocatrices. S'éloignant de la cour, elle approcha des bois, distinguant l'odeur de chaque arbre. Ses narines frémissaient comme celles d'un animal en chasse. Ses yeux grands ouverts, avides, suivaient le tracé des sentiers, parfois attirés par un ver luisant. Elle percevait l'éclat phosphorescent du bois en décomposition. Autour d'elle la nuit prenait vie.

Elle se hâtait, comme si quelqu'un l'attendait. Elle courut dans les champs, longeant les fourrés, traversant les clairières. Ses pas réveillèrent les chiens de garde qui se mirent à aboyer, réveillant les chevaux dans les écuries. Effrayée, elle changea de direction, se cogna à des barrières, et faillit se perdre. Enfin, épuisée, dans une extrême agitation, elle retourna à la cour.

Quand elle entra elle vit la lanterne suspendue au mur de la grange. Sans savoir pourquoi, elle tendit la main et retira la bougie dégoulinante. La porte était ouverte, elle franchit le seuil, la chandelle à la main ; elle s'immobilisa brusquement, prise à la gorge par la puanteur de l'air. Sous la paille s'amoncelaient, avec d'autres loques, les uniformes cosaques qui pourrissaient d'un mariage à l'autre. Des tonneaux répugnants, à moitié démolis, et des nattes moisies – où couchaient les mendiants quand la cour était pleine – étaient éparpillés sur le sol.

Dans cette crasse nauséabonde Malka reconnut l'horreur de la cour rabbinique de Nyesheve. La grange, la cour et le village se mirent à tourbillonner. La bougie fondait entre ses doigts, les grosses gouttes de cire blanche la brûlaient. Envahie par la haine, elle lança la chandelle dans un tas de paille. Le souffle coupé, elle attendit. Quand la première flamme se mit à ramper, elle fit un bond en arrière, s'élança dans la cour, agile comme un chat, courut dans sa chambre. Elle tira une chaise près de sa fenêtre, y monta, et regarda en bas.

Lorsque les fidèles de la synagogue aperçurent les flammes à travers les vitres sales, le feu avait gagné les murs. Le premier cri ne fut pas : « De l'eau ! » mais : « Juifs ! Sauvez les rouleaux de la Loi ! »

Quand on les eut mis à l'abri, personne ne sembla savoir ce qu'il fallait faire ensuite. Ces Juifs impuissants. Ils n'avaient aucune habitude de l'action. Les *hassidim*, les Rabbis, les élèves, les mendiants couraient dans tous les sens, criant, pleurant, regardant les flammes monter. Quand les charretiers et les ouvriers tant méprisés arrivèrent, ils apportèrent de l'eau. Le brasier avait déjà englouti la moitié de la grande synagogue.

Le village était entièrement réveillé. Les cloches de l'église sonnaient à toute volée, des foules de femmes et d'enfants, blottis à l'écart comme des moutons terrifiés pleuraient.

Malka ressortit comme folle. Muette, haletante, elle chercha Nahum. Elle ne voyait pas l'incendie. La nuit était illuminée, elle allait l'arracher aux ténèbres qui l'avaient toujours caché. Tel un animal en rut, elle courut de groupe en groupe, les yeux écarquillés, obsédée par une seule idée. Maintenant ! Dans cette nuit de délire !

Il se tenait en retrait de la foule. Il serrait un livre déchiré contre son cœur, regardant fixement devant lui. Elle s'approcha rapidement et s'empara de sa main libre. D'un ton de commandement, comme une mère avec son enfant obéissant, elle dit « Viens ! »

Il la suivit.



Juif en prière, Marc Chagall

Extrait n°3 : Le procès de Yoshe/Nahum

« Yoshe, un péché a été découvert dans la communauté. La fille de Kana le bedeau s'est prostituée et elle porte un bâtard dans son sein...je suis une pierre, répondit Yoshe »

« Yoshe, dit Rabbi Meïr. Vous comparez devant le tribunal. Vous devez répondre aux questions que je vous pose. Je vous demande : Reb Kanah dit-il la vérité, ou bien êtes-vous innocent de ce dont il vous accuse ?

- Je ne connais pas la vérité », répondit Yoshe à voix basse.

Reb Meïr repoussa son chapeau en arrière.

« Yoshe, dit-il. Reb Kanah vous accuse d'un péché mortel, d'un crime. Si vous êtes innocent, vous devez le prouver, pour que votre nom reste sans tache. Si vous vous taisez, vous vous ferez du tort à vous-même. La Loi sacrée dit que le silence a la valeur d'un aveu. Vous le savez ?

- Oui.

- Dans ce cas, que pensez-vous de l'accusation de Reb Kanah ?

- Rien. »

Reb Meïr commença à s'échauffer. Il ne connaissait Yoshe que vaguement, de loin. Il l'avait remarqué dans la synagogue, alors qu'il travaillait ou récitait des Psaumes assis près de la porte. Il l'étudia très attentivement, et plus il le regardait, plus il se sentait mal à l'aise. Il y avait chez cet idiot quelque chose d'étrange, de troublant. Le Rabbi fut même légèrement effrayé par l'homme et ses manières.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il brusquement à Yoshe.

- Je ne sais pas. »

Des rires fusèrent. Reb Meïr bouillait.

« Je ne comprends pas », dit-il, et il se tut.

Reb Tevel, le marchand de bois, le troisième membre du tribunal, fit une autre tentative. Il aborda le sujet froidement sur le mode pratique, comme un commerçant. Il tapa sur la table, s'exclama : « Un peu de silence ! » puis se tourna vers Yoshe.

« Yoshe, dites au tribunal d'où vous venez.

- Je viens du monde.

- Pourquoi êtes-vous venu dans notre ville ?

- Je ne sais pas.

- Que voulez-vous parmi nous ?

- Rien.

- Qui êtes-vous ? Un orphelin ? Ou bien avez-vous des parents ? Etes-vous célibataire ou veuf ? Etes-vous divorcé, avez-vous laissé une femme derrière vous ?

- Je suis une pierre », répondit Yoshe.



Tribunal rabbinique, Edouard Moyse (1827-1908).